L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 75 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 MAI 1888.

La belle cantinière.

La grande armée marchait sur Moscou. Avant d'y pénétrer, elle allait rencontrer encore une fois les Russes commandés par le maréchal Koutousoff. Celui-ci avait résolu de livrer une bataille décisive, non loin du Kremlin et des tours de Wassili Blaguennoy, en vue de la ville réputée sainte pour tout bon Russe.

L'armée s'arrêta sur les bords de la Moskowa, vis-à-vis de Borodino, en face de la formidable ligne de défenses que venaient d'élever les Russes. Tout le monde pressentait qu'on était à la veille d'un de ces grands jours dont les noms sont gravés sur l'Arc de triomphe, comme Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram. Malgré la grandeur de la lutte qui s'annonçait, la gaieté régnait dans toute l'armée. On ne se souvenait déjà plus des fatigues passées, tant était brillante la perspective de passer les prochains quartiers d'hiver dans la vieille et imposante ville des tzars!

Depuis le début de la campagne, Mme Isabeau Dumaine et le sergent des voltigeurs, Hector Javelin, s'étaient fait remarquer par des attentions et des soins réciproques qui pouvaient passer pour de l'amitié, mais qui devaient nécessairement cacher un sentiment plus vif et plus tendre.

C'est qu'elle était vraiment très belle, la jeune veuve du tambour-major Dumaine, si belle que, dans toute la jeune garde, on ne l'appelait que "la Belle cantinière".

De taille moyenne mais plantureuse, Mme Isabeau portait, avec une élégance et une crânerie incomparables, le costume semi-militaire, semi-féminin et si coquet qui est celui de la cantinière française. Quand elle apparaissait fièrement en tête des troupes, avec ses beaux yeux noirs pleins de vivacité, couronnés par une abondante chevelure châtain-foncé, supportant un bicorne militairement incliné, le buste adorablement moulé dans son corsage de drap bleu surmontant le jupon rouge, aux plis multiples et flottants comme un drapeau, plus d'un cœur battait la chamade sous la capote du troupier.

L'impression qu'exerçait la Belle cantinière était d'autant plus profonde et flatteuse que sa réputation était intacte comme sa vertu. Aussi le sergent Javelin, qui était un vrai héros sur le champ de bataille, se montrait-il auprès de son amie d'une réserve qui allait jusqu'à la timidité.

Du reste on parlait fort, dans le camp, de leur prochain mariage.

La façon la plus éloquente du sergent Javelin de manifester sa galanterie consistait à taquiner l'ânesse de la cantinière.

—Eh bien, ma bonne amie, lui disait-il en lui tapant amicalement sur l'échine, nous aimons-nous toujours un peu?

Quelquefois il exaspérait la pauvre bête en lui égratignant la croupe avec quelque branche d'épine ou de chardon qu'il avait trouvée sur la route; à quoi celle-ci répondait par une série de ruades vigoureuses.

—Très bien! très bien! ma petite, s'écriait-il; c'est ainsi que les choses se passent ordinairement entre gens qui s'aiment.

Ces trivialités facétieuses avaient pour résultat ordinaire de lui attirer force plaisanteries de la part de ses camarades, et la Belle cantinière n'était pas la moins ardente à la railleric. Mais le brave sergent était si bon garçon et de si joviale humeur, ainsi du reste que sa belle amie, que les quolibets suivaient leur cours sans jamais soulever aucune fâcherie.

Cependant, la veille de la terrible bataille, la jolie cantinière pensa, avec raison, que les plaisanteries finissaient par manquer d'à propos! Elle prit un air grave, et reprocha doucement à son amoureux sa légèreté et son excessive insouciance.

—La journée de demain sera chaude, lui dit-elle tristement en le dévorant des yeux, peut-être pour la première et la dernière fois. Qui sait si nous nous reverrons quand le canon aura cessé de gronder!

—Bah! répliqua le sergent avec un sourire qu'il s'efforçait en vain de rendre indifférent, si je meurs, vous serez vite consolée. Vous serez au moins débarrassée pour toujours de mes ennuyeuses taquineries.

—Est-ce que vous n'auriez pas de cœur, Hector!

—Mais si, madame, seulement mon cœur a une façon à lui de parler.

Et lui saisissant la main, il lui dit, d'une voix émue.

—Vous me regretteriez donc un peu.

—Peut-être.... plus que vous ne le mériterez.

Et Javelin lui déposa un ardent baiser sur la main, qu'elle retira avec précipitation, en le regardant avec un doux sourire, tout plein de promesses.

—A demain, murmura-t-elle doucement; après la bataille, nous verrons.

—Alors, à demain.

* * *

Le lendemain, on se battit furieusement sur les bords de la Moskowa. Les deux armées luttèrent avec un acharnement qui laissa longtemps la victoire indécise. Des deux côtés, on montra un héroïsme digne d'être immortalisé par le stylet d'un Xénophon ou d'un Tacite, par le chant d'un Homère ou d'un Virgile. De part et d'autre, on s'attribua la victoire. Cependant, le lendemain de la bataille, les Russes se retirèrent et la grande armée put entrer dans Moscou.

C'est là que la Belle cantinière et le brave sergent Javelin se retrouvèrent. Grande fut leur émotion, qu'ils surent contenir, comme toujours, chacun à sa façon. Dès qu'il aperçut Isabeau, le sergent courut se planter devant elle en faisant le salut militaire.

—Ah! bonjour Hector; vous n'êtes donc pas mort? lui dit-elle en l'enveloppant de son beau regard brillant.

—Mais non, madame, comme vous le voyez. Et l'âne, j'espère qu'il se porte également bien?

—Parfaitement.

—Mieux que mon cœur, alors....

—Votre cœur? Voilà, je crois, que vous recommencez à plaisanter.

—Cette fois, madame, c'est sérieux, très sérieux!

—Très bien; nous verrons cela.—A la fin de la campagne.

—Soit! je suis à vos ordres! Mais vous me permettrez, madame, de me considérer, en attendant, comme votre serviteur le plus dévoué.

—Pourquoi pas? si cela vous amuse.

Le sergent Javelin prit quartier dans la maison où Isabeau avait établi sa cantine. C'était un petit palais construit en bois et qui avait été abandonné par ses habitants. L'étage supérieur était fermé à clef. Au rez-de-chaussée, vingt soldats s'étaient installés, et c'était Mme Dumaine qui tenait le sceptre de ce petit monde.

Maintenant, Javelin, muni d'un grand tablier blanc, aidait la Belle cantinière dans sa cuisine et dans sa cantine, avec le même entrain, qu'il avait montré dans la bataille. Les soldats se reposaient en nettoyant leurs armes et en raccommodant leurs uniformes. Partout on riait et on chantait. Personne ne soupçonnait que cette grande ville déserte se préparait à engloutir ses vainqueurs comme dans un tombeau.

Soudain voilà que des incendies éclatent sur différents points. Le feu, éteint d'un côté, dans la journée, s'allumait d'un autre côté pendant la nuit. Bientôt les flammes montèrent de toutes parts vers le ciel avec une intensité effroyable et la grande armée se vit impuissante en face de cet élément sauvage, cruel, de cet incendie gigantesque. L'empereur dut se résigner à abandonner le Kremlin et à ordonner la retraite.

Ce fut sous un immense dôme de fumée et à travers une pluie de feu que les colonnes françaises s'échappèrent de cette fournaise.

Comme il avait fallu tout abandonner aux flammes, chacun s'était emparé de ce qui lui convenait le plus. Javelin avait chargé son havresac d'une précieuse pendule en malachite russe. Il avait sans doute songé à son futur ménage.

Isabeau s'était montrée plus avisée que les autres. Réfléchissant que le pauvre petit palais ne serait pas plus épargné que le reste, elle fit enfoncer les portes du premier étage. En entrant dans une chambre à coucher, qui devait être celle de la maîtresse de la maison, la belle cantinière aperçut une pelisse. C'était une superbe jaquette en velours rouge fonné, garnie et doublée de zibeline sibérienne. Aidée de son dévoué sergent, elle se glissa dans la fourrure qui, par un hasard singulier, lui allait à merveille. On aurait juré que ce riche vêtement avait été commandé pour elle. Elle monta ensuite, joyeuse et fière, sur sa charrette afin de rallier son régiment.

Quoique entourée d'une nuée de Cosaques, de Kirghises et de Baschkirs, l'armée marcha d'abord en bon ordre; mais les rangs ne tardèrent pas à s'éclaircir, et les vides se firent ensuite de plus en plus grands chaque jour par suite du froid terrible et des escarmouches continuelles qui rendaient la marche excessivement fatigante et épuisaient complètement les soldats. L'air glacial leur coupait la figure comme eût fait un couteau et tout autour d'eux semblait métamorphosé en neige et en glace. Devant eux, un vaste rideau blanc, que le vent agitait comme un linceul prêt à ensevelir tous ceux qui faiblissaient et qui ne pouvaient pas résister au besoin de prendre quelques instants de repos.

Au milieu de vagues vivantes de marauders, on voyait des groupes de généraux et d'officiers marchant à pied, l'épée à la main, le fusil à l'épaule, entourant les aigles impériales et les défendant contre les cavaliers ennemis; d'autres qui ralliaient les soldats de toutes les armes, afin de tenir quelque position importante et favoriser la retraite de l'armée. La route était bordée d'hommes abattus par la gelée, de charrettes abandonnées et de canons sans attelage.

Isabeau et Javelin s'étaient trouvés séparés dans cette effroyable confusion. La belle et bonne cantinière avait fait monter sur sa charrette quelques pauvres blessés, et elle faisait les plus grands efforts pour les sauver. Souvent les roues s'enfonçaient profondément dans la neige, et elle ne parvenait qu'avec la plus grande peine à continuer sa route.

Enfin, le pauvre âne à son tour avait succombé, et Isabeau n'avait plus que le choix d'abandonner les blessés à leur sort ou de mourir avec eux. Elle s'était déjà résignée, quand elle aperçut parmi les soldats qui passaient le malheureux sergent Javelin marchant avec la plus grande difficulté. Il était blessé et portait le bras en écharpe. Il n'en continuait pas moins d'avoir le fusil à l'épaule.

—Hector! s'écria-t-elle.

—Madame Isabeau!

A l'instant même sa résolution fut prise. Elle n'hésita plus. Elle saisit vivement le bras de Javelin et l'entraîna.

Malgré la situation dangereuse où ils se trouvaient, elle n'avait rien perdu de sa bonne humeur.

—Qu'est devenu votre pendule? demanda-t-elle avec un sourire malin.

—Et l'âne! fit Javelin en haussant les épaules.

—Le pauvre a rendu l'esprit. Son âme est retournée au paradis des ânes.

—Mais votre pelisse?—C'était là une bonne idée.

—Elle m'a été en effet fort utile. Elle m'a même sauvée.

Les forces du sergent diminuaient, et ils restaient de plus en plus en arrière. Cependant, Isabeau ne perdait pas courage.

Tout à coup elle vit une bande de Cosaques s'avancer au galop.

—Je ne peux plus, murmura Javelin en se laissant glisser dans la neige.

Les cavaliers approchèrent en poussant des cris sauvages. Isabeau visa, un coup partit, et un Cosaque tomba par terre. Les autres, surpris, s'arrêtèrent subitement. En apercevant cette femme héroïque qui, seule, faisait tête à l'ennemi, et couvrait de son propre corps celui d'un malheureux blessé, ils la saluèrent en souriant, et partirent vertre à terre.

Le cheval du Cosaque tué ne bougea pas. Il était resté debout devant son maître, effleurant de ses nasaux fumants la pâle figure du mort. Voyant cela, l'énergique femme eut une inspiration; elle s'approcha avec précaution du bon animal et parvint à s'emparer des rênes qui lui flottaient abandonnées sur le cou. Le parvenu coursier ne sésista que faiblement à cette nouvelle capture, et se laissa aisément dompter et séduire par les caresses et les douces paroles de cette hardie amazone. Alors, celle-ci, rassemblant toute son énergie et toutes ses forces, réussit à hisser son blessé sur le dos du cheval, et à l'y attacher. Ceci fait, ils étaient sauvés. Ils pouvaient désormais continuer, sans trop de danger, leur chemin à travers la neige et les brouillards.

La Belle cantinière conduisait le cheval par la bride, et marchait à côté de lui pleine de courage, affublée de sa jaquette fourrée, et le fusil sur l'épaule.

Ils atteignirent ainsi Wilna où le blessé fut accueilli et soigné à l'hôpital. Isabeau ne voulait pas quitter son chevet, mais les Russes approchant rapidement, Javelin lui-même obtint d'elle qu'elle quittât la ville avec les débris de la grande armée. Ce ne fut pas sans peine qu'elle y consentit. Les adieux des deux amis furent douloureux et poignants.

—Courage et au revoir, dit en sanglotant le brave sergent, nous nous retrouverons en France.

—Oui.... en France, eut à peine la force d'articuler la Belle cantinière au milieu de ses larmes.

Un rapide coup d'œil lui avait suffi pour le reconnaître.. Elle se jeta à son cou en sanglotant de joie, et, durant longtemps, couvrit de baisers la figure triste et amaigrie du soldat.

—Oui, c'est moi, Javelin! s'écria celui-ci son tour, et j'en suis presque aussi étonné que j'en suis heureux.

Le bonheur est un si habile magicien que la gaieté d'autrefois revint comme par enchantement aux deux amis.

—A présent, monsieur le sergent, nous allons enfin pouvoir nous marier, n'est-ce pas!

—Madame, je suis à vos ordres! fit gaiement Javelin en prenant la position militaire et en portant la main au bonnet de police.

SACHER MASOCH.

(Dans le *Petit Journal*, de Paris.)

Le drapeau noir.

—Mon explication sera du récit, dit André.

Les deux adversaires et leurs témoins, —trois autres lieutenants et le capitaine d'André, —s'étaient assis sur l'herbe molle de juin, au haut du patapet de la la vieille redoute déclassée. Tous regardaient curieusement André, excepté Saint-Florentin, qui affectait une mine dédaigneuse; il ne pouvait pardonner à son adversaire d'avoir tiré en l'air, après avoir bravement essuyé son feu. Il regardait en bas, sur la grande route de Paris à Strasbourg qui courait au pied du coteau, blanche avec des ombres longues de peupliers qui ricochaient d'un bord à l'autre, et la coupaient comme des degrés d'échelle. Il paraissait inconsolable de n'être ni tué ni blessé.

Quant à André, il était extrêmement embarrassé. Il fallut bien, pourtant, se décider à commencer:

—J'étais très jeune au moment de la guerre....

—Je le crois, dit le capitaine, en souriant paternellement.

—J'étais un enfant, reprit le petit lieutenant, encouragé, et naturellement je n'attachais pas une bien grande importance aux campagnes de la Loire et au plan de Trochu.... J'étais au courant de la situation, cependant, plus que vous ne pourriez croire. Nous habitions Marseille, et, dans ces milieux impressionnables du Sud, on comprend de très bonne heure.

Nous étions très occupés de la guerre, dans la population de quatre à huit ans qui se réunissait tous les jours à trois heures sur la colline. Nous étions très intéressés, très disposés à l'exaltation. La ville était pleine de guerriers étrangers, de francs-tireurs de toutes les couleurs et de tous les pays; francs-tireurs de la mort qui se promenaient dans les chars drapés de noir, ornés d'ossements, francs-tireurs de l'égalité, francs-tireurs espagnols, francs-tireurs albanais en fustanelles blanches, calottes rouges sur leurs têtes de marbre bruni, francs-tireurs de tous les pays, — sans compter les garibaldiens, avec leurs chemises rouges; ah! les garibaldiens!....

Tout cela se répandait dans les rues, roulait par la ville, faisait l'exercice au soleil. Et nos pères aussi faisaient l'exercice, ils étaient tous dans la garde nationale. Nous allions les voir sur les places, au Cours.... Jamais de ma vie je ne suis saisi tant ému.

Un jour, je rentrais à la maison avec ma mère et ma bonne. Nous montions la rue Saint-Ferréol, qui mène à la préfecture. Je marchais entre elles deux, et je me rappelle qu'il faisait très beau, que les rues étaient pleines de monde, de harlodage et de bruit, que mon père devait être de garde le lendemain, qu'il n'avait pas promis de remmener au poste, et que je souhaitais que la guerre durât toujours.

Voilà qu'en arrivant au coin de la place, nous entendons tout à coup un grand silence, puis le bruit de pas régulièrs et monotones d'une troupe en marche. Cette monotonie rhythmée, dans ce silence, me pesa brusquement au cœur. Il me sembla que le soleil s'obscurcissait, qu'il ne faisait plus si beau et que la vie n'était plus si joyeuse. Je me collai contre ma mère, qui s'arrêta et me prit la main. La bonne me prit l'autre main et se rapprocha de moi.

Une bande de cinq à six cents hommes débouchaient à l'angle de la place. Les uns étaient en uniformes de gardes nationaux; d'autres avaient des blouses de francs-tireurs, d'autres des bourgerons, d'autres des jaquettes ou des vestons. Beaucoup portaient des fusils. D'où venaient-ils? Je n'en sais rien. Ils marchaient à cinq ou six de front, silencieux, sans un commandement, sans une parole. De temps à autre, seulement, une voix venait de je ne sais où, disant:

—Chapeaux bas, messieurs....."

Des deux côtés de la chaussée, sur les larges trottoirs, les têtes se découvraient des femmes se signèrent; quelques-unes, —des mères de soldats, peut-être,—se mirent à genoux. Je regardai ma mère. Elle était très pâle. Elle serra nerveusement ma main et murmura, de ses lèvres qui blêmissaient:

—"Quoi encore, mon Dieu!"

La bande s'arrêta au milieu de la place. Ceux qui avaient des fusils les laissèrent tomber à terre, et sur le pavé blanc, sec, sonore, la lourdeur des crosses résonna lugubrement. On eût dit qu'il était bien triste, la terre de France qui, meurtrie, se plaignait.

Comme un écho, de toutes parts, dans la foule et jusqu'au fond des rues, des soupirs d'effroi semblèrent pleurer, puis s'éteindre dans l'horrible anxiété de l'attente....Et le silence pesa comme un cauchemar.

Combien cela dura-t-il? Je n'en sais rien. Une éternité, semble-t-il à mon imagination oppressée d'enfant; quelques minutes probablement. Que se passa-t-il? Je ne le sais pas davantage. Je suppose que quelques-uns de ces hommes étaient détachés, qu'ils étaient montés à la préfecture, avaient interrogé le commissaire du gouvernement de la Défense, l'avaient sommé de dire la vérité.... Lentement un drapeau noir se déploya au balcon et sembla répandre sur la place, sur la ville, sur l'espace immense, la tristesse de son ombre de mort.

Un cri le salua. Un cri d'épouvante et d'horreur, un cri unique et effroyablement complexe comme l'âme mystérieuse des foules, un cri où sanglots et larmes s'étreignaient dans des blasphèmes, un cri de haine et de tendresse plaintive, un cri de femmes, un cri de mères, un cri d'hommes ivres de rage et de peur, montant dans l'air léger avec la plainte des âmes blessées.....

Ma mère, presque défaillante, trouva une force étrange pour me prendre dans ses bras et se mettre à courir, les lèvres serrées et toutes blanches. La bonne suivait, criant.

Mon père rentra tard. Je ne le reconnus presque pas, tant il avait la figure contractée, comme durcie. Il venait de la préfecture. Maman courut à lui, lui mit ses deux mains sur les épaules et lui demanda, bas, comme si elle avait peur qu'on l'entendît:

—Paris ou Metz?...

C'était Metz.

Je ne savais pas bien ce que c'était que Metz, continua le petit lieutenant après s'être recueilli. Mais en entendant ce mot bref, sifflant, couper l'air comme un coup de hache..... ce fut comme s'il m'était arrivé quelque chose de malheureux et d'irréparable. Je ne comprenais pas ce que c'était, mais je sentais que je ne m'en consolerais pas....

On me coucha de bonne heure parce que je sanglotais et qu'on n'avait pas le cœur à s'occuper de moi; mais je ne dormis pas, cette nuit-là. Quand la bonne vint me lever, le matin, elle fut consternée de me trouver à moitié habillé. Ce fut bien pis quand j'affirmai ma résolution d'achever tout seul.... Il me semblait que je n'étais plus un enfant. Tant de choses graves et terribles m'avaient été révélées, durant cette longue nuit sans sommeil.

J'avais compris que j'étais Français et ce que c'est que la France. Je sentais que j'avais une autre mère encore que celle qui m'avait emporté, pâle, dans ses deux bras, et que la pâleur de l'une n'était que le reflet de la souffrance de l'autre..... Mère de douleur! Je savais maintenant que c'était elle qui m'était apparue, là-haut, sur le balcon, au-dessus de la place grouillante de décapités, dans les plis funèbres du drapeau noir..... Et mon petit cœur d'enfant se brisait d'angoisse et d'amour pour cette mère en deuil d'elle-même, de son bonheur, de sa gloire, de toutes ses fiertés, pâles et muettes maintenant comme des souvenirs.....

La voix d'André s'altéra; il était visiblement fatigué de ce long récit fait d'une seule haleine. Ses auditeurs n'avaient pas bougé. Saint-Florentin, accoudes sur les genoux, le menton dans ses deux mains en conque, avait toujours les yeux baissés vers la route. Les autres avaient seulement détourné la tête, et au lieu d'observer le narrateur, regardaient les uns à terre, les autres dans l'éloignement.

—Vous devez me trouver bien ridicule, reprit le petit lieutenant, très honteux. Mais vous savez, nous autres Méridionaux, nous nous montons si facilement..... Eh bien! je n'ai plus grand'chose à vous dire; vous devinez, n'est-ce pas!.... Des impressions comme celles-là peuvent bien se transformer, mais en s'enfonçant plus avant dans la mémoire, dans le cœur, presque dans la chair.... Jamais elles ne s'effacent.

De ce jour, ma vie fut décidée; j'eus une vocation et une passion: je voulus être soldat. J'aimai le pays d'une façon étrange.... Mais il est superflu de vous expliquer ça.... J'aimai le drapeau avec le même emportement. Il me semblait,—comme à vous, n'est-ce pas? —mais peut-être avec l'énergie en plus de cette sensation conservée, condensée depuis l'enfance.... Il me semblait qu'une ombre de deuil flotte toujours sur l'éclat attristé de ses couleurs, comme un reflet de ce jour où il était noir ...

Je me suis juré, la première fois que j'ai mis l'uniforme, que je ferais quelque chose pour dissiper cette ombre; pour la noyer de tant de gloire.... Pour y aider, du moins.... Alors, quand je me suis vu tout à l'heure au bout de votre pistolet, Saint-Florentin.... Eh bien! j'ai eu peur. Je me disais:

—Mourir si misérablement dans le coin d'une redoute déclassée, sans avoir rien pu faire.... Et j'avais envie de l'avenir.

Je vous ai regardé, alors, pour voir ce que vous pensiez. Quand je vous ai vu si tranquille, si sérieux, si bien, en attendant cette balle.... j'ai bien compris que vous aviez les mêmes idées que moi, mais que vous ne vouliez pas non plus en avoir l'air: et cela vous réussissait tellement mieux qu'à moi.... J'ai pensé quel beau chef vous feriez un jour, quand l'occasion viendra.... Le cœur m'a manqué et j'ai tiré en l'air.

André se tut. Le capitaine, qui se piquait de philosophie et aimait les idées générales, crut devoir extraire une moralité de la narration décousue du petit lieutenant.

—En somme, cette passion de la mise en scène, tant reprochée aux Méridionaux, peut avoir aussi de bons résultats.... Toute médaille a sa bonne face.....

Mais personne ne lui répondit. Le soleil tournait derrière le coteau et se déployait au midi en nappes radieuses, blanches comme des auréoles du dimanche vierges. En bas, un bataillon de ligne passa, les canons des fusils luisant dans la lumière, marquant le pas au son de la *Canquette*, sur la grande route qui s'allongeait toute blanche,—s'amincissant comme un fil indicateur dans les profondeurs montantes de l'Est.... Il était l'heure de rentrer.

—Saint-Florentin, dit timidement le petit lieutenant, voulez-vous que je vous fasse des excuses au mess? on ne café à l'heure de l'absinthe?.... Où préférez-vous?.....

Saint-Florentin sauta sur ses pieds, leva d'autorité le petit lieutenant en le prenant par l'épaule et lui dit, en passant son bras sous le sien:

—Viens à l'exercice.

WEILL.

(Dans le *Petit Journal* de Paris).

Pensées choisies de Briollet:

Les romances sont des morceaux de musique composés avec "dadaïsme" à la clef.

—

Dire que la Vérité est dans le vin, et qu'elle n'a pas seulement une feuille de vigne!

—

A bout de ressources, les faussaires ne savent plus à qui "seing" se vouer.

—

La mer Noire, c'est la bouteille à l'ancre.

—

Lorsque les vins arrivent d'un grand voyage, il faut les laisser reposer sur leur lie.

—

Quand le shah est présent, les bours dansent.

—

Pour tout ce qui est l'art, Paris bat la campagne.

—

Le bras tendu est une ligne droite au bout de laquelle est un poing.

—

Les cyclopes ne dormaient jamais que d'un œil.

—

Lorsqu'on appelle un médecin, il ne faut pas l'appeler imbécile.

—

Les petits cadeaux sont l'eau du riz de l'amitié: ils le resserrent.

—

Il vaut mieux qu'une jeune fille suive un régime qu'un régiment.

—

Monsieur et madame se remémorent la soirée de leurs justes noces.

—Tiens! dit tout à coup M. Momo à sa maman, comment se fait-il que je ne t'ai pas vue, le jour que tu t'es mariée?

Monsieur et madame se regardent, un peu embarrassés.

Mais, après une seconde de réflexion, M. Momo se répond à lui-même:

—Ah! voilà, j'étais sans doute à l'école!

—

Boireau à un employé des pompes inodores!

—Vous ne travaillez que la nuit, n'est-ce pas, mon ami?.... Et le jour, que faites-vous?

—Tantôt une chose, tantôt une autre.

—Tout le moment, je suis pâtissier.

—

Fin de lettre;

".....Oui, mon cher ami, la santé de mon oncle m'a donné beaucoup d'inquiétudes ces jours derniers; mais je suis complètement rassuré maintenant: il est mort."

Pensées et maximes.

Oui les plus tendres amitiés finissent; les honneurs sont des titres spéciaux que le temps efface; les plaisirs sont des amusements qui ne laissent qu'un long et funeste repentir; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles-mêmes; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette fuite rapide de moments qui passent et, par ces révolutions continuelles, nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence. Heureuse donc l'âme qui, s'élevant au-dessus de elle-même et, malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées sans n'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son Créateur!

FLÉCHIER.

La plus merveilleuse sagacité ne met pas à l'abri des illusions de l'amour propre, et l'homme qui se trompe rarement sur autrui, se trompe souvent sur lui-même.

DE FALLOUX.

Insouciance, paresse, amour d'une vie molle, peur sartout, la tremblante peur, voilà ce qui aveugle ou corrompt les débiles consciences de tant d'hommes.

LAMENNAIS.

Tout le monde flatte, mais les imbéciles ne savent que vous dire avec variantes: "Ah! monsieur, quel talent vous avez; ah! madame, que vous êtes jolie!" Quand le patient n'est pas trop stupide, il baisse la tête, laisse couler les phrases, remercie en faisant la bouche en cœur. La parisienne n'étale pas son approbation, elle la dissimule. Quand la louange lui vient sur les lèvres, elle la retient; ce sont les actions qui vous admirent et non pas ses paroles. Elle entre dans vos idées, les achève, vous aide à les développer, vous fait bien parler, vous rend content de vous-même. Elle discute avec vous, elle vous donne le plaisir de la convaincre; elle ne se rend pas tout de suite, elle vous prouve que vous êtes supérieur.

TAINE.

Le beau est l'unité dans la variété.

SAINT AUGUSTIN.

Il ne faut pas se faire une mémoire de papier.

MONTAIGNE.

La religion, fut-elle fausse, est un élément nécessaire à la vie d'un peuple.

LACORDAIRE.

Les ennemis ne sont utiles que tant qu'il s'agit de monter. Au sommet, il n'en faut plus.

CARMEN SYLVA.

Chacun a ses peines, rois, bergers, chiens et moutons.

VOLTAIRE.

Mon enfant, tu as les joues roses et tu entres dans la vie comme dans une salle à manger, pour le mettre à table. Tu te trompes; ces places sont prises. Ce qui est naturel, ce n'est pas de dîner, c'est le jeûne; ce n'est pas le malheur, c'est le bonheur qui est contre nature. La condition naturelle d'un homme, comme d'un animal, c'est d'être assommé ou de mourir de faim.

TAINE.

Tout ce qui affranchit notre esprit sans nous donner les moyens de maîtriser nos passions, est pernicieux.

GŒTHE.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie; et tout ce que l'on peut faire, à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

LA BRUYÈRE.

Mon Dieu! faites-moi faire quelque chose que vous puissiez récompenser.

MME SWETCHINE.

C'est par les sentiments politiques que les Etats ont une âme et de la vie. Hors de là, les Empires n'ont qu'un mouvement dont le ressort n'est pas en eux.

JOUBERT.

Ordinairement les réflexions sur la sagesse nous arrivent quand le temps de les mettre en pratique est passé; comme les armes dont nous nous revêtons après avoir perdu la bataille.

DE NUGENT.

Ne pas voir les gens, cela permet de leur supposer toutes les perfections.

VICTOR HUGO.

La vérité est le soleil des intelligences.

VAUVENARGUES.

L'homme faible craint la mort, le malheureux l'appelle, le brave la provoque et le sage l'attend.

FRANKLIN.

Il est permis d'avoir mauvaise opinion de celui qui n'a bonne opinion de personne.

DUCLOS.

L'orgueil ne vent pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer.

LA ROCHEFOUCAULD.

L'homme qui travaille n'est jamais completement malheureux.

X DE MAISTRE.

Le temps bien ménagé est beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne savent guère que le perdre.

FONTENELLE.

La science naïvit le prétexte d'être profonde, pour s'attribuer le privilège d'être obscure.

DE NUGENT.

C'est la tiédeur de notre volonté qui fait notre faiblesse, et l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement.

J.-J. ROUSSEAU.

Le travail est la loi de la vie; la loi de toute création et de tout progrès.

LACORDAIRE.

L'homme qui se préoccupe des moindres choses n'est jamais prêt à agir dans le moment et comme il faudrait agir.

MAINE DE BIRAN.

Nous pouvons tous quelque chose, peu ou beaucoup, et ce que nous pouvons nous le devons.

FRÉDÉRIC PASSY.

Echantillon de style dans un roman-feuilleton.

Il n'agit d'une jeune fille qui se promène aux Tuileries, en attendant son amoureux:

"Les passants se retournaient pour admirer cette tête gracieuse qui respirait à pleine poitrine les fraîches senteurs du jardin, avec cette énergie de la jeunesse qui ne demande qu'à vivre et sourit au printemps."

L'énergie de la jeunesse qui ne demande qu'à vivre peut sans doute expliquer bien des choses; mais, c'est égal, une tête respirant à pleine poitrine, voilà qui dépasse presque le héros légendaire de Ponson du Terrail, lisant son journal les deux mains derrière le dos.

—

M. X. arrivant à l'improviste, surprend son valet de chambre dans son cabinet de toilette:

—Comment! vous osez, Jean, vous servir de ma brosse à dents?

Jean, d'un air ineffable:

—Oh! monsieur, je l'ai lavée avant!

Voilà une femme raisonnable!
Pourquoi est-elle raisonnable?
Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.

W. G. TEBAULT,
MEUBLES,
37, 39 ET 41 RUE ROYALE.
30 déc—1 an. Dim. Mar Vet C

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande.

ETAT DE SITUATION DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES HIBERNIA

Pour l'année expirant le 31 décembre 1887.

Sur Primes reçues	$268,519 46	
Sur risques de feu	5,969 19	
Sur risques de rivières	6,910 08	$281,398 73
A ajouter: Réserve pour risques non terminés, le 31 décembre 1886		66,610 70
Total des primes		$348,039 43
A ajouter: Revenu de l'intérêt des loyers, etc.		24,069 77
Total du revenu pendant l'année		$372,109 20
Déductions et dépenses:		
Réserve pour risques non terminés, le 31 décembre 1887		$93,575 92
Primes remboursées et rancellations		58,465 53
Réassurances		15,052 25
Courtage et commissions		3,132 92
Payé sur pertes encourues en 1887	$128,074 23	
Payé sur risques de rivières en cours en 1887	13,049 83	
Payé sur risques maritimes encourus en 1887	158 91	
Total payé sur pertes encourues en 1887	$136,283 43	
Payé licences et taxes d'Etat et de ville, et ainsi que dépenses des Commissaires de l'Assurance	11,775 78	
Payé taxes d'Etat et de ville au Board of Underwriters, aux machines Babcock et à l'Insurance Patrol	7,536 16	
Dépenses du bureau local et compte de fournitures de bureau	1,553 47	
Compte des salaires du bureau local	10,560 00	
Déductions et dépenses applicables en 1887	340,893 74	
Réservé pour les pertes payées en 1887	20,453 77	
Payé en 1887 sur pertes encourues les années précédentes en sus du montant réservé dans ce but le 31 décembre 1886	18,951 43	
Total des dépenses et déductions		280,269 38
Balance nette		$ 1,839 82
Payé en 1887 sur pertes des précédentes années en sus du montant réservé dans ce but, comme ci-dessus	$18,951 83	
Réservé pour risques non terminés	93,575 92	
Moins le montant réservé le 31 décembre 1886	66,610 70	
Ajouté de la réserve, affaires de 1887	26,965 22	
Total sur les profits de 1887		45,917 05
Excédent net sur les affaires de 1887		$47,756 87

Ce qui précède est un exposé exact et correct puisé dans les livres de la Compagnie.
FITZPATRICK, secrétaire. E. GAUCHE, Vice-président.
Fait et signé sous serment par devant moi, à la Nouvelle-Orléans, le 14 jour de janvier 1888.
JAMES J. WOULFE, Notaire.

ACTIF.

Argent en main et en banque		$ 17,659 38
Propriétés foncières possédées par la Compagnie		114,810 00
Bons de la Louisiane, 4 pour cent, $147,000 00		131,000 00
Bons Cleveman de la Ville d'Orléans, 6 pour cent, $25,000 00		28,000 00
Prêts garantis par hypothèques ou nantissement		30,100 16
Primes en voie de collection et dans les mains des agents généraux pour transmission	68,432 80	
Billets à ordre pour primes, non échus	1,824 00	
Dû par d'autres compagnies, réassurances sur pertes payées	1,927 00	
Dû sur hypothèque garantie par bon	32,728 97	
Loyers échus pour collection	152 00	
Une action du capital du N. O. Produce Exchange	125 00	
Dépôt entre les mains de la N. O. Fire Underwriters' Association	150 00	
		$517,402 28

PASSIF.

Capital-actions		$ 400,000 00
Réserve pour risques non terminés		93,575 92
Réservé pour pertes non ajustées, et pertes ajustées et non dues		20,453 77
Réservé pour dividendes non payés		1,054 60
Surplus net		2,344 59
		$517,403 28

A une élection de directeurs devant exercer leurs fonctions en 1888, tenue au bureau de la Compagnie, lundi 2 janvier 1888, les personnes suivantes ont été désignées:

JOHN H. BANNA. JOHN T. GIBBONS, JOHN HENDERSON JR.
GEO. MCCLONKEY. WM HART. AMEDEE COUTURIE.
RICHARD HERRICK. JOHN MCGINTY. EDW. IRWIN
THOS. MCDERMOTT. SAMUEL J. CAREY. EMILE GAUCHE.
THOS. SMITH.

A une réunion du Bureau de Direction, tenue au Bureau de la Compagnie, le 9 janvier 1888, on a été résolu à l'unanimité: M. THOMAS SMITH, président; M. EMILE GAUCHE, vice-président; M. J. J. FITZPATRICK, Secrétaire.
19 jan—1m J. J. FITZPATRICK, Secrétaire.

LEON QUEYROUZE,
"GROCER" EN GROS,
—Importateur de—
VINS ET LIQUEURS
—Et marchand de—
Produits des Campagnes et de l'Ouest.
97 RUE DECATUR

BASILE BARES.
FACTEUR DE PIANOS.
84 Rue Royale, N. O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout